

Littérature en péril?

Sylvie Trottier

Numéro 20, octobre–novembre 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20340ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Trottier, S. (1985). Littérature en péril? *Nuit blanche*, (20), 4–4.



LITTÉRATURE EN PÉRIL?

C'est en lisant le récent ouvrage de Gérard Gaudet, *Voix d'écrivains*, sitôt après avoir terminé la lecture du livre d'Albert Jacquard *Au péril de la science?* que m'est venu, petit à petit, le sujet de cette chronique.

À prime abord, il n'y a pas de rapprochement à faire entre les deux livres, mais en comparant l'introduction de l'un avec l'avant-propos de l'autre, on s'aperçoit que science et littérature ont plus en commun qu'on ne l'imagine. Ainsi, Albert Jacquard rappelle les buts de la science (au temps où elle s'écrivait avec la majuscule): «Repousser l'obscurantisme, s'affranchir des vieux mythes, éliminer les peurs ancestrales, renoncer aux soumissions lâches, observer enfin l'univers qui nous entoure avec un regard ouvert, lucide, le dominer en le connaissant mieux...» Puis Gérard Gaudet: «... des questionnements ont rejoint et prolongé, nommé et convoqué des exigences fondamentales: chantonner contre la peur, toucher la sensation foetale, accueillir les mémoires nombreuses qui nous traversent, se raconter la caresse jusqu'à l'apprendre par coeur, préserver la mémoire des gens qui souffrent, vivre dans toutes les directions à la fois, risquer sa propre parole.»

La science et la littérature sont deux outils de connaissance et ils ont le pouvoir d'opérer des changements profonds l'un dans l'environnement des sociétés humaines, l'autre dans les acquis culturels propres à chaque peuple. Quant à leurs fins, elles sont identiques: permettre le dépassement des limites. On peut donc dire que science et littérature sont deux moteurs de l'évolution. Néanmoins, on constate un déséquilibre alarmant en ce qui a trait à la promotion de ces deux outils de connaissance. La société semble mettre

tous ses espoirs du même côté: celui du chercheur scientifique. Mais qu'advient-il alors du «chercheur dans l'âme humaine» dont parle Marie-Claire Blais dans *Voix d'écrivains*?

Au Québec, c'est avec dépit que l'on constate la précarité de l'édition. Le métier d'éditeur, et par conséquent celui d'écrivain, «ne s'(y) exerce(nt) que grâce à une autorisation révocable.» (*Petit Robert, précaire*). Aussi, les rayons des librairies destinés à recevoir les nouveautés québécoises sont plutôt maigres. Ce silence ne surprend cependant pas: peu rentables, on comprend facilement que le couperet s'abatte traditionnellement sur les productions symboliques, et cela au moindre prétexte. En fait, tous sont fort peu galamment appelés à se serrer la ceinture en temps de vache maigre, surtout s'ils ne se trouvent pas sur la chaîne de production comme les chômeurs, les retraités, les étudiants et les artistes. Au nom de l'efficacité, on s'empresse de former les jeunes cerveaux à l'image de la société qui naîtra du virage technologique en leur apprenant à dialoguer avec l'intelligence artificielle. Mais n'est-on pas en train de les priver de ce qui est spécifique à l'homme: la pensée?

Dans une société orientée vers la spécialisation de chacun et soumise au critère tout-puissant de l'efficacité, l'école a évolué selon un processus naturel qui aboutit à d'étranges absurdités. Il ne s'agit plus d'aider chacun à s'épanouir, il s'agit de fournir à la société des individus qui s'intégreront avec efficacité dans le mécanisme de production. (Albert Jacquard)

Pourtant, dans cette société qui fabrique «en série» et qui tend de plus en plus vers l'autodestruction, la littérature, comme toutes les autres sciences humaines, tient lieu de soupape. Ces instruments d'explorations que sont les arts et les sciences humaines permettent juste-

ment l'autocritique nécessaire à toute société pour pouvoir continuer d'évoluer. La critique dérange toujours car elle ébranle les dogmes. Marcel Bélanger ne dit-il pas de l'essayiste dans *Libre cours* qu'il «bouscule les cadres du savoir, renverse l'ordre des représentations mentales, se déprenant de leur force d'attraction, osant douter de la hiérarchie des valeurs, surtout des principes qui les fondent»? L'écrivain cherche avant tout à créer des sens nouveaux et à rompre le silence.

Pourquoi demande-t-on toujours à la femme d'être surtout procréatrice biologique et à l'homme d'être pourvoyeur? (...) Est-ce que c'est ça la politique? Est-ce que c'est ça l'Histoire? (...) Pourquoi ce choix d'une Histoire réductrice, brutale, militariste? (...) Nous sommes à deux doigts d'une guerre nucléaire. Ce sont des questions qu'il faut se poser pour sa propre survie et pour celle de l'humanité. (Madeleine Ouellette-Michalska, Voix d'écrivains)

La littérature est un des lieux privilégiés de l'interrogation et elle confère à ce qu'elle exprime une existence réelle car en nommant elle rend possible la communication de ce qui se vit à l'intérieur des êtres.

Je veux rejoindre tous ces êtres fragiles qui sont menacés par les pouvoirs, toutes les formes de vie qui sont soutenues vers la mort. Au fond, moi je fais un travail de chercheur dans l'âme humaine, et ce travail me mène partout, dans les moindres mouvements de vie. (Marie-Claire Blais, Voix d'écrivains)

Le rôle de la littérature est donc d'ouvrir des horizons, d'élargir le champ de la conscience et de livrer la spécificité de ceux qui la font. Leur donne-t-on cependant les moyens de se faire entendre? Ne devrait-on pas valoriser aussi les sciences humaines afin que les générations à venir sachent, elles aussi, penser pour s'épanouir? ■